

Un regard de biologiste sur un demi-siècle de sexualité et d'engendrement

INTRODUCTION

Du temps

Réfléchir à l'impact de la biologie sur une période aussi longue est une chance. Autour de 1960, lors de la naissance du CEFA, notre monde vit un renouvellement de la pensée, un véritable *aggiornamento*. Des initiatives sur la sexualité et le mariage sont apparues dans des écoles. Elles se déploieront dans l'École du Mariage et la Pastorale Familiale. À côté des couples témoins, appel est fait à des spécialistes de différentes disciplines. Comment les sciences, et particulièrement la biologie, accompagnent-elles les humains dans leur vie en société? Ce sera une longue confrontation.

Enseignant à l'UCL après un doctorat sur la neurobiologie de la reproduction, chez le Lapin bien sûr, j'ai presté pendant une partie des années 70 comme biologiste de service à l'institut du CEFA: cours, participation à des panels, conférences, petites publications, éclairage scientifique sur des questions éthiques, ... On me décrivait comme *savant mais touffu*, ou *touffu mais savant*,

je ne sais plus. C'est le hasard d'un stand à la fête des associations à Louvain-la-Neuve qui m'a fait découvrir le nouveau visage du CEFA et entrer dans le groupe de préparation du 50^e anniversaire.

Je n'écris pas en historien, ce n'est pas mon métier, pas en bioéthicien, ni en médecin (les biologistes gardent leurs distances par rapport à l'approche médicale), pas en sexologue, mais en biologiste. Souvent on m'a interpellé ainsi « toi qui est biologiste, qu'est-ce que... ? ». Et depuis 1956, depuis 55 ans, à travers les questions des gens, j'essaie de mieux comprendre ce que je suis.

Deux types de biologies

La biologie est une science inscrite dans le temps. D'abord par son objet, que l'on découvre de plus en plus évolutif. Aussi parce que toute science se développe à l'intérieur de cerveaux humains. Un thème biologique naît, croît, fléchit, se relève en sursaut, s'apaise... En tant que *bios-logos*, comme savoir structuré sur des êtres vivants, la biologie se présente sous deux grandes formes. D'abord celle d'un savoir **scientifique** particulièrement efficace dans des hôpitaux de haut niveau, des centres de recherche universitaire, des lieux de production industrielle... Ensuite le mot logos évoque aussi un **système de représentations**, individuelles et collectives. Les didacticiens des sciences ont montré combien il était important de mettre en lumière, avant d'enseigner, les représentations préalables dans le groupe, les savoirs préexistants.

Le système de représentations d'une population

Je m'intéresse donc à une population belge, issue du catholicisme. Elle a souvent migré ces dernières décennies vers de nouveaux pâturages. J'essaie d'appréhender, souvent en écoutant des familles, comment leur image de la procréation – j'utilise plutôt le mot *engendrement* – et des relations sexuelles a pris de nouvelles formes au cours du temps.

La subjectivité des enseignants et des formateurs

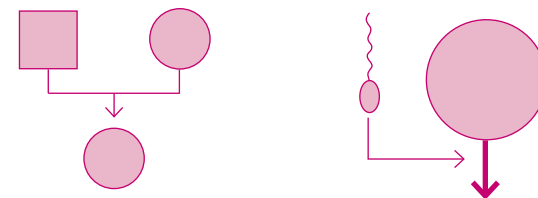
Dans mon enseignement à l'Université ou dans les Hautes Écoles, sexualité et reproduction furent des thèmes biologiques parmi d'autres. L'être humain était un individu parmi d'autres dans la longue lignée de vivants. En préparant mes premiers cours universitaires en 1970, j'ai été surpris de constater combien les grands manuels de référence internationaux étaient marqués par la

subjectivité de leurs auteurs. On n'évoque pas les mêmes univers en écrivant utérus ou matrice, en notant *enfant à naître* ou *groupe de cellules*...

Pourquoi les chapitres sur les fonctions sexuelles s'appellent-ils presque tous « Physiologie de la Reproduction » alors que le mécanisme décrit sert deux fois par vie, ou un peu plus, à la reproduction, et des milliers de fois à bien autre chose ? Dans les années 70, un seul auteur, Gérard Zwang, publiant dans une collection médicale chez Masson avait titré « La fonction érotique ». Les livres de Kinsey, Master and Johnson et de quelques autres avaient déjà diffusé dans le grand public les aspects biologiques de la sexualité.

Comment parler du passage d'une génération à l'autre ? Reproduction, fécondation, fertilisation, procréation, conception, génération, genèse, engendrement... Reproduction parle comme si les êtres humains étaient des copies des parents, alors que les humains ne se reproduisent pas. Seuls leurs gènes, leurs cellules, des organites se reproduisent. Procréation évoque un acte réalisé au nom d'un créateur, fertilisation la graine qu'on arrose, conception un produit de l'intelligence, ... Pour le moment engendrement me paraît le moins piégé. Il appelle les aspects matériel et spirituel. Et fait écho aux préoccupations actuelles sur le *gender*, le genre héritier du sexe.

Beaucoup plus lourds de conséquences : les schémas tracés à la craie sur un tableau noir mais qui ne s'effaceront jamais de la mémoire. En génétique : l'enfant est représenté par une forme géométrique (souvent carré ou triangle pour un homme, cercle pour une femme) issu de deux parents sur pied d'égalité. Cela induit l'idée que les deux parents auraient une importance héréditaire égale alors qu'on sait bien que les apports mâle et femelle sont fondamentalement non égaux. La mère amène la « copie de son usine » et la moitié des ouvriers alors que le père n'amène que la moitié des ouvriers (et quelques autres apports génétiquement minimes). Un schéma montrant un axe principal issu de l'ovule maternel et un raccord secondaire pour le spermatozoïde (déclenchement de divisions et apport de chromosomes) rend davantage compte des réalités biologiques.



Procréation.
Présentation en Y
symétrique ou non

De même en embryologie: on trace généralement deux chemins parallèles menant du XX vers la naissance d'une femme, et du XY vers l'homme. Pour correspondre davantage à la réalité on peut tracer un axe principal menant vers la femme. En cas de présence d'un chromosome Y, on dessine une inflexion conduisant à la formation précoce de testicules. Ces testicules produisent de la testostérone qui favorise les organes sexuels masculins. Cette inflexion vers le masculin certains l'appellent *accident*, d'autres parlent de *superstructure*. Le biologiste qui veut mettre en évidence une égalité homme-femme va les projeter dans ses dessins. Celui qui met en relief les disparités choisira d'autres schémas.

DIFFÉRENCIATION SEXUELLE. PRÉSENTATION SOMMAIRE CLASSIQUE

44 chromosomes + XX → fille
44 chromosomes + XY → garçon

DIFFÉRENCIATION SEXUELLE. PRÉSENTATION SEXE BASIQUE FÉMININ

+ X + X inactivé → fille
44 chromosomes
+ X + Y → garçon

La présence d'un facteur particulier sur le chromosome Y promeut les testicules. Dans un deuxième temps, la production par les testicules infléchit les organes sexuels vers un modèle masculin.

Dernier exemple et non des moindres, la description de particularités anatomiques et physiologiques plus courantes chez des humains à comportement homosexuel a le plus souvent été accompagnée par la qualification de déviance, de phénomène transitoire, etc. Le point de la question proposé en 2010 par le professeur Jacques Balthazart dans *Biologie de l'homosexualité*: « On naît homosexuel, on ne choisit pas de l'être » (Mardaga) donne du poids au caractère biologiquement basique du comportement homosexuel, déjà très clair à la fin des années 60.

Sur les 50 ans d'existence du CEFA, j'ai choisi 3 thèmes. Le premier assez proche de la mentalité des années 50, autour du concept de *nature*, le deuxième développant les *techniques* de la procréation dans la décennie 70, une troisième que par désarroi j'ai appelé *singularités*, tant les débats autour de la biologie des années 2000 me déconcertent et m'amènent à une approche nouvelle de cette nature-culture de l'homme.

ANNÉES 60 : LA NATURE, LOIS DE LA NATURE ET LOIS NATURELLES

Le monde de ce temps-là était encore dominé par une logique d'un ordre établi, que l'on découvrait spontanément dans l'observation de la nature et auquel il fallait se conformer. Au biologiste, on confiait le rôle de décrire la nature, de « déballer le cadeau de Dieu », et de dire combien le discours des religions et des laïcités trouvait cohérence avec l'ordre du monde, créé ou incréé.

Trois événements

L'accouchement sans douleur



De mes souvenirs, je tire trois événements significatifs de cette période autour de 1960. D'abord un film, *Le cas du Docteur Laurent*, 1957, avec Jean Gabin et Nicole Courcel. C'est un film militant, qui veut faire connaître l'accouchement sans douleur par la méthode psychoprophylactique, autour de la maîtrise de la respiration. Militant mais c'est la militance de l'information. Premier film où l'on voit un accouchement en gros plan. Presqu'aucun homme, y compris les pères, n'en a jamais vu. Ce film a été réalisé avec l'aide de la Maternité des métallurgistes à Paris. La méthode vient d'URSS. Elle a suscité des réactions violentes de la part de nombreux médecins. Dans le film, on voit un groupe d'hommes, et une femme, qui « couvrent » l'opération contre les pressions du Conseil de l'Ordre. Peu de cinémas ont osé présenter un film aussi révolutionnaire. D'une certaine façon, la méthode revient vers la tradition ancienne, alors que depuis l'accouchement de la reine Victoria sous chloroforme, on pense plutôt à la chimie.

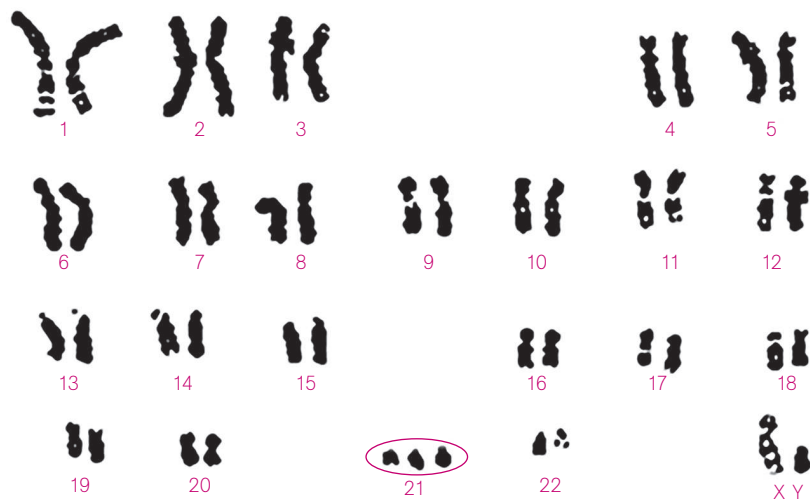
Des réactions chez les prêtres aussi. J'ai encore dans l'oreille une déclaration ecclésiastique à la radio: « admettre que *nos femmes ne souffrent plus, leur permettre l'accouchement sans douleur, c'est aller contre le premier prescrit de la Bible "tu enfanteras dans la souffrance"* ». Et une femme opine: « Moi, Monsieur, je n'ai pas vraiment souffert pour la naissance de ma dernière. Je n'ai jamais réussi à l'aimer ». Pourtant dès 1956, le pape Pie XII a déclaré que la méthode était irréprochable du point de vue moral. Il faut relire quelques déclarations de ce pape qui aideraient la réflexion éthique.

En ce temps-là, dès le jardin d'enfants, dans les écoles catholiques, on enseigne le paradis terrestre et le péché originel. Adam et Ève vivent au Paradis

sans douleur, dans l'innocence de la nudité, sans risque de mort, comprenant les animaux (auxquels Adam avait donné un nom, biologiste est donc le plus vieux métier du monde), ... Cela s'appelle la *nature pure*. Hélas le péché originel a fait disparaître cet état d'origine, sauf pour Marie et Jésus. Cette mentalité imprègne les milieux catholiques des débuts du CEFA et il me semble qu'en 2011, elle a encore beaucoup d'influence dans certains milieux traditionalistes s'exprimant sur des forums Internet.

Le mongolisme trisomie 21 : découverte du docteur Lejeune (1959)

Ce qui est intéressant, c'est que l'on découvre des bases héréditaires à un syndrome très répandu (environ 1 cas pour 800 naissances). Une liaison à l'âge de la mère: 1 cas sur 1 500 naissances à 20 ans, 1 sur 100 à 40 ans. Le mongolisme est dû à la présence de 3 chromosomes numéro 21 au lieu de 2 dans les cellules de l'enfant. Les chromosomes sont visibles au microscope.



Trisomies 21. Cariotype. Garçon. Wikipedia. Syndrome de Down

Les gènes ne le sont pas mais c'est au cours de la même décennie que l'on découvrira le rôle de l'ADN, le code génétique, la logique des mutations. À partir de cela, on comprendra mieux les maladies graves qui ne dépendent que d'un seul gène et celles qui sont liées au sexe masculin. Je pense aujourd'hui que comme formateur au CEFA, j'ai sans doute trop parlé des maladies dites monogéniques, en insistant sur leur caractère implacable

et en ne mettant pas en lumière les différences d'expression de ces bases héréditaires. Le programme génétique n'est pas un programme informatique simple qui se déroulerait sans interaction avec l'environnement, le mode de vie, l'histoire personnelle. On le voit même avec la trisomie 21, les conséquences réelles de l'anomalie sont difficilement prévisibles. En ces années 2000, le choix des parents quant à une interruption médicale de grossesse ne peut s'appuyer que sur des risques statistiques. L'étude de l'expression des gènes, de l'épigénétique modulera la présence de facteurs négatifs du départ.

L'infanticide de Liège (1962)



Un troisième type d'événements interviendra dans les références collectives de notre population au début des années 60: l'infanticide de Liège. En 1962, suite à la consommation, par une maman belge, d'un médicament allemand, la Thalidomide ou Softenon, un enfant naît gravement handicapé des membres. Cette lourde anomalie est appelée *phocomélie*. Sous le choc de cette naissance inattendue, une espèce de complot familial auquel participe un médecin s'organise. L'enfant meurt sous l'effet de somnifères administrés par la maman. L'action est soupçonnée et ceux qui y ont participé vont en prison.

Le procès s'ouvre la même année. Un professeur de l'UCL, Joseph Hoet, fait un exposé, horriblement illustré, sur les effets de la Thalidomide et des malformations congénitales observées. Le procès finit par un acquittement applaudi par la population.

Cet épisode est intéressant parce que 50 ans ont passé. Plusieurs des enfants nés à cette époque vivent encore. Certains ont connu une existence douloureuse mais fructueuse: un curé à Ganshoren, une animatrice d'association, ... Des accusés en viennent à réexaminer leur geste en imaginant ce que l'enfant sacrifié serait devenu. Était-ce le procès du refus d'un bébé non idéal? Cela permet en tout cas une attention nouvelle à tous les événements du développement embryonnaire. À l'action de médicaments insuffisamment testés mais plus tard à celui de l'alcool et du tabac. C'est un événement significatif qui a mis en valeur tout ce qui pouvait se passer entre la fécondation et la naissance, et les conséquences à long terme. Le 18 octobre 2011, un procès s'ouvre à Bruxelles, l'association des victimes veut une aide efficace à l'autonomie.

Demandes au biologiste des années 60

Nature et normes

Au fond, on demande au biologiste de conforter et de mettre en forme ce qu'on désire être la nature. Cette nature serait la projection de l'ordre et des défis humains : égalité des sexes, fidélité, relations hétérosexuelles, régularité des cycles, ... Il faut reconnaître qu'au-delà de la *fin primaire* du mariage : la procréation (et l'éducation) des enfants, la tradition chrétienne reconnaissait l'aide mutuelle comme *fin secondaire* et laissait une place au *remedium concupiscentiae*, remède à la concupiscence que l'on pourrait interpréter gentiment comme une prise de distance par rapport à l'égoïsme et une justification du plaisir partagé. Sexualité et reproduction sont étroitement liées dans l'enseignement qui mêle Dieu créateur et décideur de l'ordre du monde.

Dans beaucoup d'organisations, on demande essentiellement au/à la biologiste (ou au/ à la médecin) de l'anatomie et de la physiologie. Une présentation des organes génitaux (le plus souvent de face pour la femme accueillante et de profil pour l'homme pénétrant) et une physiologie tournant autour du cycle menstruel. On ne néglige pas la puberté et la ménopause (qu'on ne croyait pas encore pouvoir *effacer*).

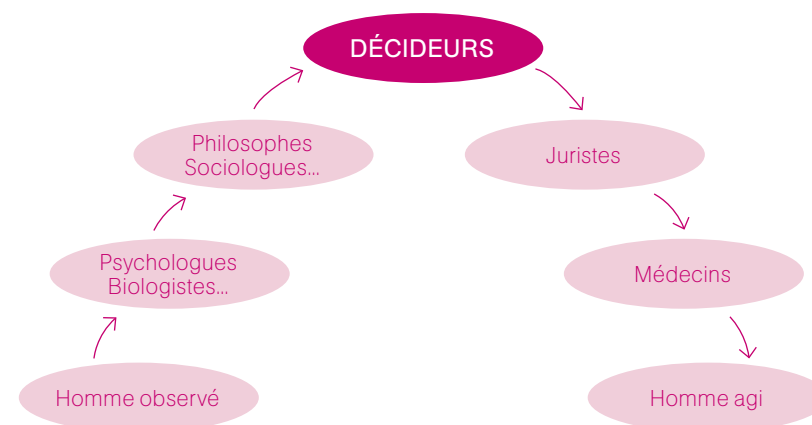
Lois de la nature et lois naturelles

D'une certaine façon, beaucoup demandent au/à la biologiste de conforter la loi. On joue sans cesse sur la confusion entre les lois de la nature et les lois naturelles. *Lois de la nature* pour certaines constances que l'on pourrait découvrir dans le monde vivant. *Lois naturelles* pour des préceptes qu'il faudrait suivre pour se conformer à ces constances. L'homme lit dans la nature la loi de Dieu. Les rôles de l'homme et de la femme sont inscrits dans leur corps.

Tota mulier in utero, disait-on. La femme a un utérus, elle porte les enfants, puis elle les allaite, elle s'occupe de la cuisine et du ménage puisqu'elle est à la maison, sans oublier le linge, et elle a peu de temps pour s'occuper de fonctions extérieures qui demandent de la constance, etc. Vieilles conceptions ? Ce 15 août 2011, sur France 5 dans « C à dire », j'ai entendu un long débat entre éminents spécialistes dont une des conclusions était que la femme n'était pas faite pour exercer des fonctions d'autorité dans les religions, mais pour accueillir. *Mulier in utero ? Digitus in oculo ?*

Ce monde voué à la nature et à la religion a sa cohérence. Les vérités scientifiques et religieuses ne peuvent se contredire puisqu'elles avaient été créées par Dieu. Bien sûr Dieu a fixé des lois. Les choses se déroulent selon des modalités que les hommes peuvent tenter de découvrir. Mais Dieu se réserve des interventions ponctuelles : pour le premier vivant, pour le premier humain, à chaque nouvel humain pour mettre une âme, à sa mort pour la rappeler à lui... Il se réserve aussi le droit d'intervenir : pour répondre à une prière, pour faire la pub d'un lieu touristique, pour mettre le dossier de tel futur saint en haut de la pile, ...

À plusieurs reprises, j'ai été le biologiste de service lors de réunions multidisciplinaires où se décidait la politique, ou la discipline, de telle instance au sujet de thèmes bioéthiques. Je situais chacun sur les pentes d'un accent circonflexe.



En bas à gauche, l'humain qu'on observait, un peu plus haut les professionnels de l'observation (biologistes, psychologues, ...), plus haut encore des pros rassemblant et interprétant ces données (sociologues, philosophes, ...) et sur la pointe de l'accent : les décideurs. Législateurs, évêques responsables de la pastorale familiale dans leur pays. Ils faisaient la jonction entre le versant information et le versant mise en œuvre. Sur la pente descendante : des juristes, des médecins, ... Tous agissant par la persuasion ou la contrainte sur l'homme agi. Toute une chaîne de compétences de l'homme observé à l'homme activé.

J'ai beaucoup réfléchi à cette mise en scène. D'un côté, les lois de la nature et de l'autre, les lois naturelles (au sens de préceptes de droit naturel). Au sommet la Nature, ou Dieu, ou l'État. On observe donc il faut. On passe de l'indicatif à l'impératif. Et je rappelais ce principe reçu, lors de mes cours de philosophie, du professeur Ladrière à Louvain dans les années 50: *on ne peut pas passer d'une proposition nomologique à une proposition normative sans faire appel à un métaprincipe*. Traduction: on ne peut pas aller d'une régularité habituellement observée vers une obligation, sinon en décidant qu'on se conformera à ce qui est le plus régulier. Albert Jacquard le rappelait à Louvain-la-Neuve en ce mois d'août 2011: *il n'y a pas de projet dans la nature*.

Cette problématique de la règle naturelle est toujours présente. Elle a évolué mais le désir de se conformer à la nature et en tout cas de tenir compte de la nature est toujours présent. À l'époque de la création du CEFA, on tente très souvent de justifier un écart à la règle par un rapprochement paradoxal par rapport à la règle. Quand on prend ses distances, c'est pour mieux se conformer. Sauf cas médicaux, la contraception apparaît essentiellement dans sa composante démographique. Le précepte de base était « Croissez et multipliez-vous, emplissez la Terre... ». À notre époque cela résonne comme une consigne de guerre démographique, pour conquérir une majorité d'électeurs de telle religion entre Méditerranée et Jourdain, ou de catholiques par rapport aux protestants dans les Pays-Bas de l'après seconde Guerre mondiale... Inversement on craint que les consignes de restriction proposées à des pays pauvres par des instances internationales n'apparaissent comme une variante de la stérilisation forcée. Alors on parle de *Birth Control*, de *contrôle* des naissances, puis de *régulation* des naissances, ou d'*espacement*, ou de promotion de naissances *heureuses*... Les appels au contrôle doivent permettre de retrouver le rythme naturel perdu par l'amélioration de la santé et de l'alimentation. On parle aussi de couples qui ont *assuré leur part dans le maintien de l'espèce*, fait leur devoir, épuisé leur stock de cellules reproductrices et ont crainte d'utiliser les dernières qui produisent souvent des *rawettes* de moins bonne qualité.

Cela est vrai aussi au plan familial. Il faut ramener le nombre d'enfants à son nombre moyen naturel puisque les mortalités maternelle et infantile diminuent. Au temps où la pilule est interdite par les Églises et les États, on tolère son utilisation médicale. Le/la gynécologue est heureux de trouver un rythme menstruel légèrement irrégulier. Cela lui permet de prescrire la pilule contraceptive aux fins de régulariser le cycle menstruel, *retrouver le rythme naturel*, ... Et si cela provoque aussi une contraception, c'est une conséquence secon-

daire de la prescription, la logique de l'acte à double effet. Plus subtilement on élargit. Traditionnellement on allaite les bébés pendant de longs mois, parfois plusieurs années. Cela bloque souvent hormonalement la survenance de nouveaux enfants. Pour des femmes qui n'allaitent pas, pour des motifs médicaux, il est « normal » qu'on utilise des contraceptifs pour correspondre à un espacement naturel. L'invention du naturel ?

La volonté de Dieu, c'est qu'il puisse continuer à agir via le hasard ! Une anecdote du début du CEFA. Les rapports sexuels sont justifiés par la « préservation du mariage ». En clair la femme craint que son mari n'aille voir ailleurs. Un confesseur autorise l'utilisation d'un préservatif masculin pour un couple dont la femme risque la mort en cas de nouvelle grossesse (maladie des reins ?). Mais le prêtre recommande de percer un tout petit trou dans le préservatif pour permettre à Dieu de réaliser une fécondation s'il le veut absolument. Il ne faut faire barrage ni à Dieu ni à la nature !!!

Les manœuvres pour avoir le même nombre de garçons et de filles sont justifiées par la nécessité de trouver un *sex ratio* naturel, le curetage par le besoin de faire revenir les règles, etc. On était parfois dans le délire du système de justification.

Ce qui est troublant c'est que l'Église s'attribue la mission de gardienne du droit naturel. C'est paradoxal dans une religion basée sur la liberté et non sur la loi, invitée à ne pas imposer de lourds fardeaux, et à considérer l'amour comme seule norme. Non seulement l'Église catholique donne sa propre lecture, très souvent arbitraire, des règles naturelles mais elle s'arroge le droit d'y déroger. Par exemple, pour les mariages qu'elle considère comme indissolubles au nom du droit naturel mais permet de détruire lorsqu'un catholique se retrouve marié avec quelqu'un d'une autre religion. On invoque un privilège paulinien et même pétrinien. Dans la gamme du pouvoir des clés « tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel ».

En examinant de plus près le système de représentations avec lequel le milieu des couples autour du CEFA naissant avait à se dépatouiller, il faut reconnaître que ce système n'était pas aussi rigide qu'on le décrit aujourd'hui. Les curés de paroisse et plus généralement les prêtres, au cours du dialogue de la confession, sont parfois très larges dans leurs interprétations. Des chrétiens se refilent des adresses: « je connais un petit jésuite qui m'autorise la pilule ». Certains moyens de contraception sont tolérés dans tel doyenné et pas dans

celui d'à côté. À un plus haut niveau, Monique Rifflet, promotrice du planning familial laïque, a raconté à la télévision qu'elle avait été « convoquée au Grand Séminaire de Malines » (sic) pour parler contraception dans une grande ouverture, et qu'on lui avait promis les noms et adresses de prêtres compréhensifs si dans sa clientèle du planning des chrétien.ne.s éprouvaient des difficultés. J'ai eu confirmation du ton de ce dialogue laïques-chrétien.ne.s en parlant très librement contraception avec le cardinal Suenens et des professeurs du Grand Séminaire en 1965.

Enfin il a souvent été rappelé, en particulier par les évêques belges en 1968, que l'instance ultime est la liberté de conscience personnelle, liberté de conscience « éclairée ». Éclairée par le Magistère selon certains, éclairée par tout conseil, ... recherche de connaissance, y compris biologique.

Ce bout de texte essaie de restituer le rôle de la normalité amenée par la nature au début des années 60. Quelles représentations de l'ordre biologique utilise le milieu chrétien, client du CEFA, il y a 50 ans et en quoi ces représentations pèsent-elles sur le comportement ?

ANNEES 1970 : TECHNI-CITÉS

Il est possible que dans notre pays le choc de l'encyclique *Humanæ Vitæ* (Paul VI, 25 juillet 1968) ait libéré beaucoup de chrétien.ne.s du lien avec une présentation traditionnelle du naturel. On m'a raconté alors : « la première fois qu'on nous a parlé de maîtrise de la fécondité de notre couple, et contraception, c'était lors d'une session de préparation au mariage, animée par le CEFA, obligatoire pour pouvoir se marier à l'église, qu'on ne nous dise pas autre chose maintenant ». En 1968, beaucoup de chrétien.ne.s n'ont pas eu envie d'un retour en arrière dans leurs comportements. Ou bien ils ne sont pas revenus à la messe du dimanche en septembre 1968, ou bien ils sont revenus mais en prenant leur distance avec la philosophie de la nature sous-jacente aux interventions du Magistère. Les choix de base étaient toujours pour eux des espaces de décisions éthiques mais les options techniques pouvaient être diverses.

Les années 70 ont connu un déploiement de méthodes nouvelles ou améliorées. On vit dans une société davantage ouverte aux techniques, une *techni-cité*. Début des années 60, le moyen contraceptif le plus utilisé, et donc statistiquement le plus efficace, c'est *faire attention, se retenir*, pratiquer le *coïtus interruptus*, ou comme disait les Brusseleers : *descendre du tram en marche*.

Au/à la biologiste des années 70, on va demander une description précise de tous les modes d'intervention dans la sexualité et l'engendrement : diverses pilules, affinement des méthodes basées sur le cycle, insémination artificielle, ... Le 25 juillet 1978, dix ans pile après *Humanæ Vitæ* (l'aviez-vous remarqué ?), la naissance de Louise Brown, le premier bébé-éprouvette, première née d'une multitude d'enfants (plus de 4 millions en 2010), naissance saluée par le futur pape Jean-Paul I.

Quand une personne humaine émerge-t-elle ?

Le développement de la contraception a permis de séparer sexualité et reproduction. À partir de 1978, la fécondation *in vitro* va séparer fécondation et développement à l'intérieur de l'utérus. Dans la représentation sociale de l'émergence d'un.e nouvel.le individu.e humain.e, la période la plus cruciale devient celle de la nidation.

Depuis les années 50 on sait que, dans les conditions de la nature, la moitié environ des ovules fécondés n'aboutissent pas à une naissance vivante. Selon l'âge de la mère, les conditions matérielles et sanitaires, ... entre 40 et 75 % des ovules fécondés avorteraient spontanément surtout les deux premières semaines après la fécondation, le plus souvent à l'insu de la femme. Les pourcentages relevés varient très fort selon les auteurs et les populations observées.

La question la plus posée au/à la biologiste des années 70 : « quand commence une personne humaine ? » La réponse la plus claire est : « Le mot *personne humaine* n'appartient pas au vocabulaire de la biologie ». Mais en tant qu'humain.e, le/la scientifique peut essayer d'approcher les critères biologiques qui cerneraient une personne. La personne est un être qui a conscience de lui-même et qui entre en communication avec d'autres personnes humaines. La personne est la rencontre d'un *donné biologique* et d'une *intention*. Le donné : un.e individu.e d'une espèce humaine. L'intention : un désir efficace, une reconnaissance, ... par la communauté des humain.e.s et particulièrement par un groupe ou par une personne.

Étymologiquement un.e *individu.e* est un être (d'une espèce humaine) qui ne peut plus être divisé en donnant de nouveaux/elles individu.e.s. Pendant une longue période, les cellules issues de l'ovule fécondé ont la capacité de générer des individu.e.s distinct.e.s si elles sont séparées de l'ensemble. Ce sont

les jumeaux vrais avec le cas particulier des enfants siamois. De plus en plus d'humain.e.s considèrent comme un seuil majeur de l'émergence humaine le moment où des cellules se séparant du conglomerat initial ne peuvent plus donner des jumeaux vrais (pas après 14 jours).

Émergence, un.e nouvel.le individu.e *émerge* progressivement en passant par des seuils. Comme le rappelait le professeur Léon Cassiers dans *Ni ange, ni bête*² un gland n'est pas un chêne. Un embryon n'est pas une personne responsable.

Dans les années 70, j'avais proposé dans le cadre du CEFA un relevé de seuils décisifs proposés par des biologistes de renom : continuité de la vie depuis une cellule il y a des milliards d'années, pénétration d'un spermatozoïde dans l'ovocyte, « constitution du patrimoine génétique », mise en route du « programme », segmentation, nidation, consolidation de la nidation, caractérisation du sexe (hormones, organes génitaux internes, externes), battements de cœur, mise en route de neurones, morphologie proche d'un enfant humain, ressenti de coups de pieds, viabilité en cas de naissance prématurée, ...

En tentant le même relevé aujourd'hui, on constate que des sensibilités différentes continuent à s'exprimer sur le choix du moment où est perçu un nouvel être. Les biologistes de l'évolution font remarquer que chaque être humain existe depuis au moins 2 milliards et demi d'années. Il y a une évidente continuité du vivant fonctionnant dans la même enveloppe, sur les mêmes principes et particulièrement sur le même code génétique.

La *fécondation* que la mentalité conservatrice considère comme le début absolu d'une personne humaine ne s'impose pas ainsi à tous. Cette étape n'a été découverte qu'en 1875, sur l'Oursin. Dire que la personne humaine est identifiée par l'assemblage de patrimoines d'origines maternelle et paternelle relève sans doute du *concordisme*. Affirmer qu'à partir de cela un programme génétique se déroule mécaniquement va à l'encontre de l'immense travail de recherche qui se fait autour de l'*expression* particulière des gènes.

Ce qui a été prévu en 1975 s'est réalisé jusqu'à présent

Avec persévérance depuis les années 70, la biologie et la médecine accompagnent de plus en plus près le développement des nouveaux/elles individu.e.s. Dans la préparation des gamètes, spermatozoïdes et ovules,

par des procédures de stimulation, recueil, maturation, tri, stockage, mise en contact, ... Un exemple significatif développé dans notre pays par la VUB, l'ICSI (injection intra-cytoplasmique de spermatozoïdes) qui permet d'introduire directement un spermatozoïde dans l'ovule. Ce spermatozoïde est choisi pour sa mobilité, sa morphologie... et ce choix se fait plus précis dans la technique de l'IMSI (la tête du spermatozoïde est examinée dans sa structure morphologique fine avant la micro-injection). Où s'arrêtera la précision de la sélection ?

À partir de la nidation dans l'utérus, l'accompagnement se fait plus précis. Les techniques de diagnostic et d'intervention se sont multipliées. Il est difficile de prévoir ce qu'induiront des diagnostics à partir d'analyses de plus en plus puissantes sur le sang de la mère.

Un constat : à part le clonage humain, tout ce qui avait été prévu dans les cours de biologie de 1975 s'est réalisé. La science est limitée, elle fournit des observations et des techniques. Et elle ouvre des espaces pour la morale. Elle ne promet pas de répondre aux désirs des humains, à leur recherche de valeurs.

On s'est affranchi d'une définition fermée de la nature. L'homme est naturellement culturel. Les singes aussi. La comparaison avec les comportements animaux, par exemple à travers les livres de Desmond Morris, permettra de se poser des questions nouvelles. Cette biologie des années 70 méritera un article particulier.

LA NATURE AUJOURD'HUI

En 2010, cette problématique n'est pas perdue. Elle se projette aujourd'hui sous la forme d'une soumission possible à un ordre écologique auquel certain.e.s disent vouloir se conformer. Il y a certainement une sécurité dans le fait de se rapprocher de relations avec les autres vivants éprouvées et sélectionnées par des millénaires. La nature impose-t-elle une norme ou suggère-t-elle des principes de bon fonctionnement, ce que j'appelais une *hygiène*, des *principes de gestion de soi*, dans mes enseignements au CEFA des années 70 ?

Question plus fondamentale encore : l'évolution de la matière nous a-t-elle programmé.e.s pour que nous observions la loi naturelle ? Tout écart sera-t-il sanctionné par une sorte de *justice immanente*, un « juste retour des choses » ? Notre capacité de décision, et de mise en œuvre de nos

décisions, particulièrement dans la sexualité et l'engendrement, est-elle compatible avec le déterminisme du monde ? La vie est une propriété physicochimique, le fonctionnement du cerveau découle de la physicochimie de la vie, la conscience est une possibilité du cerveau, la liberté... ?

Les questions sont posées très librement aujourd'hui. Les relations entre le sexe biologique de base et l'exercice de la sexualité, le *gender*, les déclinaisons du sexe ou du genre, les comparaisons avec les grands singes, les cyborgs, la violence, les possibles habitants d'autres planètes... Comment dans ce foisonnement de singularités, le/la biologiste peut-il redéfinir des cohérences ?

Cela méritera certainement un autre article.

Ce demi-siècle a été passionnant, de continuités en ruptures, d'harmonies en déchirements. Jusqu'à ces cinquantièmes rugissants, le CEFA a été témoin et acteur persévérant. Et le/la biologiste s'est fait interroger, interpellé, non seulement sur des observations, sur des techniques mais de plus en plus sur des *possibles*.

Notes

1. Neurobiologiste
2. Éditions du Cerf, 2010

CEFA^{asbl}
www.asblcefa.be

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et de la Province du Brabant wallon

